NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 Nº 5 1959

De l'amour fraternel au Baptême. Essai de précatéchèse

Henri RONDET (s.j.)

p. 502 - 511

https://www.nrt.be/it/articoli/de-l-amour-fraternel-au-bapteme-essai-de-precatechese-1916

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

De l'amour fraternel au Baptême

ESSAI DE PRECATECHESE

Vous m'avez demandé, cher ami, de vous préparer au Baptême. Je vous connais trop pour n'être pas persuadé que cette démarche est le fruit de longues réflexions, d'une option lentement délibérée à partir d'une expérience déjà riche de la vie et des hommes.

Merci de votre confiance. Mais par où allons-nous commencer? Permettez-moi de vous raconter d'abord deux petits faits.

Voici longtemps déjà, un jeune prêtre de mes amis fut chargé du groupe religieux d'une école technique. Une dizaine de garçons avaient répondu à la convocation. Le Père leur exposa son plan d'année : on parlerait de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de l'Eglise, des sacrements. Un jeune de treize ans l'interrompit soudain : « Père, est-ce qu'on parlera aussi de la bonne femme des chaises? » La « bonne femme des chaises », c'était la brave personne qui, chaque dimanche, à la messe paroissiale, circulait dans l'église pour faire payer les occupants. Pour ce garçon du milieu populaire, la grosse objection contre la religion, c'était le slogan à la mode : « christianisme de banquiers ». Pour éclairer une âme de bonne volonté, il faudrait savoir d'abord quels sont les préjugés, les objections qui font en elle écran à la lumière. Aussi n'y a-t-il pas de méthode universelle pour préparer quelqu'un à entrer dans l'Eglise. Le meilleur livre, le plus direct a besoin d'être commenté, lu à deux.

Ma deuxième anecdote remonte, elle aussi, à ma jeunesse sacerdotale. Parlant avec un vicaire de campagne de la manière de faire un bon sermon, il me donna cette recette, héritée d'un vénérable curé : « Pour faire un sermon, dites aux gens ce qu'ils savent déjà, avec un brin de choses nouvelles et un mot qu'ils ne comprennent pas ». Je pense que cette dernière remarque signifiait qu'un mot incompris, bien placé, fait problème, et qu'on y reviendra. Mais pour vous préparer au baptême, je ne retiendrai que les deux premières notations, ou du moins j'essaierai.

Du baptême, de l'Eglise, cher ami, vous n'êtes pas totalement ignorant, mais, si vous le voulez, nous partirons d'autre chose, d'une chose apparemment lointaine : de la grandeur d'une vie d'homme, de la meilleure façon de vivre une vie d'homme.

Qu'est-ce qui fait la grandeur d'une vie? La réussite en affaires, l'argent, l'amour humain, le bonheur ou la gloire? Depuis longtemps vous y avez réfléchi; nous en avons parlé ensemble. Rien de cela n'est méprisable. Un savant, un artiste, un technicien, un père de famille heureux dans son foyer, dans sa vie professionnelle, dans sa vie de relations, voilà qui, certes, est grand et beau. Un homme qui, à travers mille difficultés, réussit à se frayer un chemin, à se faire un nom, à s'élever au-dessus du commun, cela aussi mérite admiration. Mais vous savez comme moi qu'au-delà de ces réussites, il y a quelque chose de plus grand, de plus beau. Réussir n'est pas désirable si, pour arriver à son but, il faut marcher sur le corps du prochain. Echouer dans une belle entreprise n'est pas à regretter si l'on a dû renoncer pour éviter toutes sortes de compromissions, acceptant le reproche d'avoir été trop désintéressé, trop attentif aux besoins du prochain.

Mais se dévouer, se donner, aimer les autres à ses dépens, sacrifier sa vie s'il le faut pour que les autres soient heureux et meilleurs, voilà ce qui fait une grande vie. Les chrétiens appellent cela d'un beau nom, jadis suspect, mais qui retrouve l'audience des hommes : la charité. Cette charité est vécue par plus d'un qui n'a pas été baptisé, qui n'a jamais franchi le seuil de nos églises; mais vous conviendrez avec moi que cet idéal surhumain, inconnu de l'antiquité, fut apporté au monde par l'Evangile. Avant le Christ, régnait une loi stricte de stricte justice : « *œil pour œil, dent pour dent* ». On consentait à se dévouer à sa famille, à son pays, à son clan; mais se mettre au service de tous, accepter de mourir pour un enfant, un vieillard, un étranger, cela paraissait non seulement chimérique, mais absurde.

Je ne sais si vous avez lu beaucoup les philosophes, mais vous me permettrez de vous citer ici une belle page de Bergson, qui illustrera mon propos :

« L'instinct social que nous avons aperçu au fond de l'obligation vise toujours une société close, si vaste soit-elle. Il est sans doute recouvert d'une autre morale que par là même il soutient et à laquelle il prête quelque chose de sa force, je veux dire de son caractère impérieux. Mais lui-même ne vise pas l'humanité. C'est qu'entre la nation, si grande soit-elle, et l'humanité, il y a toute la distance du fini à l'indéfini, du clos à l'ouvert. On se plaît à dire que l'apprentissage des vertus civiques se fait dans la famille et que, de même, à chérir sa patrie, on se prépare à aimer le genre humain. Notre sympathie s'élargirait ainsi par un progrès continu, grandirait en restant la même et finirait par embrasser l'humanité entière. (C'est là une illusion). Entre la société où nous vivons et l'humanité en général, il y a, nous le répétons, le même contraste qu'entre le clos et l'ouvert... Qui ne voit que la cohésion sociale est due en

grande partie à la nécessité pour une société de se défendre contre d'autres, et que c'est d'abord contre tous les autres hommes qu'on aime les hommes avec lesquels on vit? Tel est l'instinct primitif. Il est encore là, dissimulé heureusement sous les apports de la civilisation. Mais aujourd'hui encore nous aimons naturellement et directement nos parents et nos concitoyens tandis que l'amour de l'humanité est indirect et acquis. A ceux-là nous allons tout droit, à celle-ci nous ne venons que par un détour; car c'est seulement à travers Dieu et en Dieu que la religion convie l'homme à aimer le genre humain » (*Les Deux Sources de la Morale et de la Religion*, p. 27-28).

Qu'il l'ait su ou non, Bergson était ici l'écho des paroles de Jésus :

« Vous avez appris qu'il a été dit : « *tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi*. Eh bien! moi, je vous dis : aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs. Ainsi serez-vous les fils de votre Père des cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, tomber sa pluie sur les justes et sur les injustes. Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense mériterez-vous? Les publicains n'en font-ils pas autant? Et si vous réservez vos saluts à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les païens n'en font-ils pas autant? » (Mt 5, 43-48).

Jésus a dit encore :

« Je vous donne un commandement nouveau, aimez-vous les uns les autres. Oui, comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. A ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, à cet amour que vous aurez les uns pour les autres » (Jn 13, 35).

Un légiste lui ayant demandé ce qu'il fallait faire pour obtenir en partage la vie éternelle, Jésus répondit par une question : « *Qu'y a-t-il dans la loi?* ». Et l'autre de citer imperturbablement des textes qui restaient lettre morte : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même » (Lc 10, 25-27). Mais Jésus l'obligea à réfléchir sur sa réponse en lui racontant cette merveilleuse parabole :

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba au milieu de brigands qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Un prêtre par hasard descendait par ce chemin, il le vit, prit l'autre côté de la route et passa. Pareillement un lévite (serviteur du temple), survenant en ce lieu, le vit, prit l'autre côté de la route. Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fut touché de compassion. Il s'approcha, banda ses plaies, y versa de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le conduisit à l'hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers, les donna à l'hôte en disant : « Aie soin de lui, et ce que tu auras dépensé en plus, c'est moi qui le paierai lors de mon retour » (Lc 10, 28-35).

Cette histoire comporte bien des enseignements. Pour la bien comprendre, il faut se rappeler que Juifs et Samaritains étaient des frères ennemis, séparés par plusieurs siècles d'une opposition irréductible.

Frères de race, ils se méprisaient. Un jour que, pour faire court, Jésus voulait couper à travers un village de Samarie, on le repoussa, parce qu'il se dirigeait vers Jérusalem (Lc 9, 53) ; mais lorsque les ennemis de Jésus, lui cherchant querelle, accumuleront les épithètes malsonnantes, on lui dira : « N'avons-nous pas raison de dire que tu n'es qu'un samaritain et un possédé du démon? » (Jn 8, 48). Dans cette parabole évangélique, à l'arrière-plan, il y a les antagonismes de race, les amours et les haines fondées sur la pression sociale. Pour dépasser ceux-ci, il faut s'élever jusqu'à l'amour universel, celui qui, partant de Dieu et remontant vers lui, nous fait voir en tout homme un frère, un ami, un compagnon de route auquel nous devons nous dévouer.

La suprême leçon sera donnée par Jésus quelques heures avant sa propre mort :

« Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15, 13).

Le Samaritain de la parabole, lui, ne donna pas sa vie, mais déjà il faisait passer dans des gestes pratiques, efficaces, ce qui sera l'enseignement préféré des disciples de Jésus :

« A ceci nous avons connu l'amour : celui-là (le Christ) a donné sa vie pour nous. Et nous devons nous aussi donner notre vie pour nos frères. Si quelqu'un, jouissant des richesses du monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? Petits enfants, n'aimons ni de mots ni de langues, mais en actes, véritablement » (I Jn 3, 16-18).

La parabole du bon samaritain ne prétend nullement établir que les Samaritains étaient meilleurs que les Juifs ; elle laisse cependant entendre qu'ici les Juifs pouvaient recevoir des leçons de leurs frères ennemis. C'est un peu comme si, pour faire la leçon à un chrétien d'aujourd'hui, on lui montrait les gestes charitables d'un musulman, d'un juif, voire d'un incroyant, d'un communiste athée.

De tels gestes existent, j'en suis persuadé, et plus souvent qu'on ne pense. Mais s'ils sont moins rares qu'au temps du Christ, c'est qu'à leur insu, ceux qui se disent les adversaires de l'Eglise, vivent de l'élan que donna l'Evangile. Il faut donc que, de concert, chrétiens et non-chrétiens réfléchissent sur les motifs profonds d'actes qu'ils admirent, même s'ils n'ont pas toujours la force de les imiter.

Pourquoi se dévouer au prochain, pourquoi s'occuper activement de lui, pourquoi dépasser l'égoïsme inscrit au cœur de l'homme, cette tendance que le vieux Kant appelait *le mal radical* et qui lui faisait dire : « dans le malheur de nos meilleurs amis, il y a toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas »? Il y aurait d'abord à chercher

les motivations vraies de nos actes. Quand nous réfléchissons sur nos gestes jugés charitables, nous ne sommes pas toujours très fiers. Que de calculs avoués ou secrets ! Que de retours sur soi ! Les grandes firmes consacrent des sommes énormes à la publicité. Les pharisiens de l'Evangile sonnaient de la trompette lorsqu'ils faisaient l'aumône (Mt 6, 2). Consciemment ou non, chacun de nous soigne sa publicité, prend soin de sa fortune, de sa réputation. Mais à mettre les choses au mieux, notre dévouement dépasse difficilement les intérêts du clan, disons d'une famille, d'un groupe humain, d'une classe sociale.

Avant la dernière guerre mondiale, un écrivain français qui voulait cependant dépasser le nationalisme comme d'autres avaient dépassé le marxisme, cherchait à montrer qu'en général les réflexes nationaux l'emportent sur les réflexes de classe. Un ouvrier français, disait-il, est plus français qu'ouvrier. Cet écrivain s'illusionnait probablement. En tout cas, deux ouvriers européens se sentent souvent aujourd'hui plus solidaires entre eux qu'ils ne le sont avec leurs patrons respectifs. La guerre de 1939 a fait tomber ces barrières qui avaient résisté à celle de 1914. Mais en serait-il de même entre des asiatiques et des européens ? En cas de conflit, donnerait-on sa vie pour réaliser une véritable internationale ouvrière ? Ce que nous disons du monde ouvrier vaut évidemment pour toutes les classes sociales. Nous retrouvons le problème qu'avait posé Bergson. Mais nous retrouvons aussi les solutions chrétiennes. Lorsque l'amour du prochain, lorsque la charité fraternelle s'élargit aux dimensions du monde, c'est qu'il y a en elle autre chose qu'elle-même.

Aimer, disions-nous, c'est là le secret d'une grande vie. Se dévouer, sacrifier ses intérêts, ses biens, son temps et, s'il le faut, sa vie pour les intérêts du prochain, voilà l'idéal véritable de l'homme. Cet idéal passe l'homme. Il en est peu qui le vivent, même seulement à mi-hauteur. Mais il n'est personne qui, dans le secret de son cœur, ne reconnaisse que là se trouve ce qu'il y a de plus beau, de plus digne de l'homme. Mourir en donnant sa vie pour un autre, en pleine jeunesse, en pleine force, en plein élan, cela n'est-il pas plus magnifique que de vivre longuement, acclamé, fêté, si, dans cette longue vie, on s'est cherché soi-même ? A plus forte raison que de vivre installé, habitué, au sens que détestait Péguy ?

Mais pourquoi donner sa vie pour un autre ? Cela est-il légitime, cela est-il sage ? Les philosophes anciens, les théologiens du moyen âge invoquaient ici des comparaisons qu'ils croyaient éclairantes. Nous sommes, disaient-ils, les membres d'un corps ; dans le corps humain, la main se porte au secours de la tête ou des yeux menacés. Ainsi prétendait-on légitimer l'amour du pays, de la famille. Mais ces comparaisons même posent un redoutable problème. Est-il vrai que nous

soyons les membres d'un corps? Ne sommes-nous pas des personnes autonomes? Les personnes seraient-elles au service de la famille, de l'Etat, voire d'un parti totalitaire? Et cependant je me dévoue aux intérêts d'une classe sociale, à l'avènement d'un monde meilleur au point de lui sacrifier ma réussite personnelle. Je lui reconnais donc implicitement une valeur supérieure à ma propre individualité. Si je me sacrifie pour le bien de l'humanité, n'est-ce pas que cette humanité est autre chose qu'une abstraction, une étiquette, un nom?

C'est tout le problème des rapports entre personne et société qui est en jeu. Lorsque je me sacrifie pour sauver un enfant, pour arracher à la mort un vieillard, un étranger, n'est-ce pas reconnaître qu'il y a en lui un autre que lui? que nous sommes vraiment solidaires, participant à une unité supérieure? Nous pourrions discuter longuement sur ce thème; mais je préfère brusquer les choses, et vous plonger en plein mystère chrétien.

On n'accède à l'amour universel que par le détour de l'amour de Dieu, disait le philosophe français. Mais la foi chrétienne va plus avant, elle réconcilie l'amour de Dieu et l'amour du prochain dans une seule attitude. Au docteur de la Loi qui l'interrogeait, Jésus rappela les deux obligations majeures :

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. Voilà le premier et le plus grand commandement. Et le second lui est semblable : Tu aimeras le prochain comme toi-même. A ces deux commandements se rattachent toute la Loi et les Prophètes » (Mt 22, 37-40).

Mais peu après, après avoir distingué deux préceptes, Jésus les unifiait. Décrivant le jugement à venir, il le présentait comme suit :

« Lorsque le Fils de l'homme reviendra dans sa gloire, escorté de tous les anges, alors il prendra place sur son trône de gloire. Devant lui seront rassemblées toutes les nations, et il séparera les gens les uns des autres, tout comme le berger sépare les brebis des boucs. Il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux de droite : « Venez, les bénis de mon Père, recevez en héritage le royaume qui vous a été préparé depuis la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger. J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir. » Alors, les justes lui répondront : « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer, étranger et de t'accueillir, nu et de te vêtir, ou prisonnier et de venir te voir? ». Et le Roi leur fera cette réponse : 'En vérité, je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.' » (Mt 25, 31-40).

Cette page est l'une des plus belles et des plus célèbres de l'Evangile. Comme la parabole du bon Samaritain, il s'en dégage des leçons multiples. Plus d'un homme que nous qualifions d'incroyant décou-

vrira à la mort que dans le prochain qu'il servit, Jésus-Christ était présent, mystérieusement caché. Mais je veux insister surtout sur la leçon la plus fondamentale, celle qui fait le fond de bien des pages du catéchisme. Jésus-Christ apparaît à nous comme l'un des membres de la famille humaine, mais en même temps il prétend être l'humanité entière, l'*homme nouveau*, l'homme idéal et en même temps réel qui vit en chacun de nous, et plus particulièrement en ceux qui imitent sa charité universelle. Il se compare ailleurs à une vigne dont nous sommes les sarments, et saint Paul, approfondissant cette doctrine, nous dit que le Christ est la tête d'un corps immense dont nous sommes les membres :

« De même que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps en dépit de leur pluralité ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. Aussi bien est-ce en un seul Esprit que nous avons été baptisés pour ne former qu'un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres » (1 Co 12, 12-13).

Ajoutons : français ou allemands, patrons ou ouvriers, européens ou asiatiques. Ce que pressentait la philosophie en essayant de justifier le geste spontané de qui se dévoue à sa famille, à son pays, à l'avènement d'une société meilleure, la foi chrétienne l'affirme, mais sur un plan supérieur, où les intérêts temporels le cèdent devant la construction d'un édifice spirituel, la croissance d'un corps élargi aux dimensions de l'histoire et du monde, dépassant toutes les frontières de sang, de race, de nationalité, d'appartenance à tel ou tel milieu. Bien plus, le sacrifice se justifie pleinement, parce qu'en faisant passer les intérêts du prochain avant mes propres intérêts, avant même la conservation de ma vie, je retrouve dans l'unité du Corps du Christ cette vie qui me semblait anéantie :

« Qui aura trouvé sa vie la perdra, et qui aura perdu sa vie à cause de moi la trouvera » (Mt 10, 39).

Ici peut-être, vous direz que la morale chrétienne, apparemment si détachée, est en réalité des plus intéressées. L'objection ne date pas d'aujourd'hui. Il s'est trouvé dans l'antiquité et dans l'âge moderne bien des penseurs pour affirmer que la vertu est à elle-même sa propre récompense. En elle-même, la joie du sacrifice serait un enjeu suffisant pour qu'on risque sa vie. Mais ne pensez-vous pas que sous ces formules peut se cacher un égoïsme subtil, une secrète recherche de soi? Saint Paul disait :

« Quand je distribuerais tous mes biens en aumône, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien » (1 Co 13, 3).

Au temps de saint Augustin, le grand docteur de la charité fraterternelle, on voyait des sectaires se précipiter du haut d'un rocher ou se jeter dans un brasier pour démontrer la véracité de leur foi. Mais, avant de faire ces gestes insensés, ces mêmes hommes rançonnaient et pillaient leurs adversaires. La folie humaine est de tous les temps, et les philosophes du désintéressement ont-ils laissé une œuvre qui puisse se comparer avec celle d'un saint Vincent de Paul?

Si le chrétien se dévoue au prochain, s'il pense que la perfection chrétienne est de donner sa vie pour lui, ce n'est pas d'abord pour obtenir une récompense éternelle, mais par amour pour quelqu'un, pour Jésus-Christ vivant en la personne de ses frères. Si son geste est sincère, s'il est pur, il est comme une sortie de soi, à l'imitation du Christ qui donna lui aussi sa vie pour ses frères les hommes. Mais ces gestes particuliers, individuels, sont pris dans un élan collectif, un immense amour qui est celui d'une collectivité, d'une famille où chacun se donne aux intérêts de tous. Là encore la formule a été trouvée par l'un des docteurs qui ont le mieux parlé sur ces questions:

« Par l'amour, dit saint Augustin, tu deviens membre (de ce corps), par l'amour tu entres dans la structure de ce corps, et il n'y aura plus qu'un seul Christ s'aimant lui-même » (*In I Epist. Joan.*, X, 3).

Un seul Christ s'aimant lui-même, une seule humanité, un seul homme nouveau aux visages innombrables, élargi aux dimensions indéfinies de l'espace et du temps, et prenant conscience de son unité dans un geste de charité indéfiniment répété, n'est-ce pas l'idéal dont ont rêvé et rêvent encore tous les hommes, lorsqu'ils s'efforcent de se dépasser?

De grands philosophes ont cherché l'unité du monde dans la connaissance que Dieu prendrait de lui-même à travers des créatures spirituelles. Mais sans compter le danger de verser dans le panthéisme, cela doit être dépassé. Au-delà de la connaissance, il y a l'amour : Dieu s'aimant lui-même en nous et à travers l'amour que nous avons les uns pour les autres, sans laisser cependant d'être transcendant, séparé, voilà la vérité que nous propose le message chrétien. Une vérité qui donne son sens à notre vie, et que cette vie devra préciser, détailler, monnayer. Installé au cœur même de nos vies, le Christ est là qui veut vivre en nous, penser en nous, agir en nous; souffrir aussi en nous, s'il est vrai, comme le dit Pascal, qu'il sera en agonie jusqu'à la fin du monde. La souffrance universelle, l'agonie du Christ en ses membres n'est que l'envers d'un autre aspect de l'unité humaine. A l'humanité qui le cherche à tâtons, le Christ peut dire aussi : « Tu ne me chercherais pas si tu m'avais déjà trouvé ». A ceux qui méconnaissent le visage du Christ et parfois, comme Saul, le persécutent, mais qui, nouveaux Samaritains, prennent soin de ce même Christ

blessé, Jésus se révélera au dernier jour comme la raison même de leur vie charitable.

Seulement il se révèle dès maintenant à ceux qui, éclairés par sa grâce, entendent son message.

Nous voici bien loin apparemment, cher ami, de votre préparation au baptême. En réalité, nous en sommes tout près. Qu'est-ce donc que le baptême? Un rite vénérable, une cérémonie compliquée dont les prêtres et les fidèles s'efforcent de retrouver le symbolisme? Non pas, car pour l'essentiel, c'est une insertion sur le Christ, un geste qui fait de nous les membres du Christ, des membres vivants de la vie même du Christ, de son Esprit, plus profondément que nous ne vivons de notre esprit de famille, de l'esprit des communautés naturelles auxquelles déjà nous appartenions. Ce baptême nous fait accéder à une vie supérieure, une vie proprement divine. Il nous fait solidaires les uns des autres, non seulement par l'appartenance à une Eglise visible fondée par Jésus-Christ, mais par un lien spirituel qui donne à cette même Eglise d'être le corps du Christ, d'être le Christ qui s'aime en chacun des membres de son corps mystique. Ce n'est pas par hasard que les anciens, lorsqu'ils parlaient de leur Eglise, disaient d'elle : elle est l'*Unité*, c'est la *Charité*.

Si l'idéal de l'homme passe l'homme, s'il lui est révélé d'en-haut, c'est d'en-haut aussi que vient la force nécessaire pour que cet idéal devienne réalité. Le baptême, faisant de nous les membres d'un corps vivant, communique sa vie, dans la mesure de notre libre coopération comme aussi dans la mesure des dons que Dieu veut nous faire. Dans nos vies de baptisés, hélas, il reste bien des coins de ténèbres, de résistance au passage de la grâce. Il en est ainsi dans l'Eglise elle-même. Sainte et sanctifiante, puisque Dieu même est en elle, puisqu'elle est en continuité avec l'Eglise de l'éternité, elle est faite de membres pécheurs qui alourdissent sa marche. Mais « que celui qui est sans péché lui jette la première pierre » (Jn 8, 7), ou plutôt, car ce texte ne saurait s'appliquer à l'Eglise régénérée dans le sang du Sauveur, que celui qui l'accuse réfléchisse un instant. Si l'Eglise catholique n'a pas le monopole de la sainteté, n'est-elle pas le lieu privilégié où se révèle la sainteté? Le dévouement, la charité, le don de soi jusqu'au sacrifice de sa vie, ces fleurs d'humanité ont-elle fleuri sur d'autres sols dans la même proportion, avec le même éclat? Il suffit de poser la question pour que s'affirme la réponse.

*

* *

« Parlera-t-on aussi de la bonne femme des chaises? » Cette réflexion candide du garçon de treize ans, nous ne l'avons pas oubliée. Il faudrait parler de la médiocrité fréquente des chrétiens, des défauts et des fautes du clergé, de la persistance de l'égoïsme dans une Eglise qui se nomme Charité. Mais vous savez bien, cher ami, que ces questions ne sont pas les problèmes majeurs. Pour juger de l'Eglise, il faut la voir de l'intérieur. Lorsque vous aurez franchi le pas, que la grâce du Seigneur sera descendue abondante en votre âme, lorsque vous serez entré dans l'édifice, celui-ci resplendira de la splendeur de Dieu, à travers les mille couleurs des vitraux qu'on ne soupçonnait guère du dehors.

A Chartres, à Bourges et en bien d'autres lieux, nos pères dans la foi ont matérialisé, pour qu'ils se gravent dans la mémoire des foules, les chapitres de notre foi, de notre catéchisme; Dieu dans son éternité, la création, la chute originelle, la Rédemption, la vie et la mort de Jésus, l'Eglise, les Sacrements. Tout cela, il vous faudra aussi le considérer en détail. Mais nous avons pour cela de bons livres, et nous ferons à deux ce pèlerinage aux sources. En attendant, lisez et relisez l'Evangile, les Actes des apôtres et même saint Paul. Rien ne vaut ce contact direct avec les premières générations chrétiennes.

Et voici que mon sermon s'achève. Je vous ai dit beaucoup de choses que vous saviez déjà, quelques autres que vous ne saviez qu'à demi, et s'il est dans ces pages un mot qui vous semble incompris, nous nous en expliquerons une autre fois.

Toulouse Henri RONDET, S. J.
9 Rue Monplaisir.